

REVUE  
DE LA  
NUMISMATIQUE

**BELGE,**

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ NUMISMATIQUE,  
PAR MM. R. CHALON, C. PIOT ET C.-P. SERRURE.

—  
TOME V.

V. 5-6  
1849-50



BRUXELLES,

LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE, D'AUG. DECQ,  
9, RUE DE LA MADELAINE.

—  
1850

## MICHEL MERCATOR,

DE VENLOO,

CISELEUR DE MÉDAILLES DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Pl. IV, FIG. 1-5.

---

L'histoire des arts, en Belgique, au moyen âge et même au xvi<sup>e</sup> siècle, a été négligée par les contemporains. C'est à notre époque qu'il revenait de remplir cette tâche, fort difficile à la vérité. Car, comme l'a très-bien dit M. Delaborde (1), si, d'un côté, on ne s'attache qu'aux monuments qui nous sont restés, on ne fait pas assez la part des interruptions violentes amenées par les guerres et les révolutions, et on pourrait nier l'activité des artistes; si, de l'autre côté, faute de retrouver leurs œuvres, on ne demande des renseignements qu'aux livres, on pourrait déclarer qu'il n'y avait pas d'arts, parce qu'on ne trouve pas leur histoire toute faite, tout imprimée. Il y a cependant injustice de part et d'autre; l'art a été actif, brillant, productif, et il a occupé une place plus importante dans les goûts et les habitudes de nos ancêtres, que dans ceux de la plupart des autres peuples; mais la trace de l'art ne se retrouve pas assez. Les troubles qui ont ensanglanté notre patrie, au xvi<sup>e</sup> siècle, ont englouti d'innombrables monuments, et nos écrivains ont négligé de nous faire connaître les noms des artistes.

(1) *Les dues de Bourgogne, Études sur les lettres, les arts et l'industrie, pendant le xv<sup>e</sup> siècle.* Paris, 1849, t. I, p. 1.

L'histoire de la peinture flamande a attiré, depuis un quart de siècle, une attention assez générale, et, grâce aux intéressantes recherches faites, tant à l'étranger que chez nous, on est arrivé à de brillants résultats. Il y a vingt ans, on ne connaissait pour ainsi dire que Van Eyck et Memling; aujourd'hui une foule d'artistes de grand mérite sont venus se grouper autour de ces deux chefs d'école, et nous prouver combien le goût pour l'art et le sentiment du beau étaient généralement répandus chez nos ancêtres. Dans les dernières années, l'étude de nos anciens édifices a fait revivre les noms de quelques-uns de nos architectes, mais jusqu'ici on n'a rien fait pour ainsi dire, ni pour nos sculpteurs, ni pour nos graveurs, ni pour nos ciseleurs, et cependant nous leur sommes redevables d'une foule de chefs-d'œuvre.

Un fait incontestable, c'est que les graveurs de plusieurs de nos monnaies du moyen âge ont été des hommes de grand talent. Leurs noms mériteraient d'être connus. Nous communiquerons un jour aux lecteurs de cette *Revue* les recherches que nous avons faites sur les artistes à qui nous devons les coins des monnaies les plus remarquables, sous le rapport de la belle exécution. Dans la présente notice, nous nous bornerons à tirer de l'oubli un habile ciseleur de médailles.

Les médailles proprement dites ne remontent qu'au quinzième siècle. Elles apparaissent avec l'époque à laquelle l'art, par suite de l'étude de l'antiquité, subit cette révolution que l'on est convenu d'appeler la *renaissance*, mais que nous aimerions mieux de voir désigner sous le nom de *transformation de l'art*. C'est en Italie que fleurirent les premiers ciseleurs de médailles; et ce pays est fier aujour-

d'hui d'avoir donné le jour aux Pisanello, aux Paolo de Ragusio, aux Matteo Pasti, aux Marescotto, aux Petricini et à tant d'autres, dont les productions sont si recherchées de nos jours. La Belgique marcha souvent de pair ou suivit toujours de bien près la terre classique des beaux-arts. A ces artistes italiens du quinzième siècle, nous pouvons en opposer quelques-uns qui vécurent chez nous dans la première moitié du seizième. Nous avons déjà fait observer (\*) que c'est à un juge bien compétent en pareille matière, le célèbre Albert Durer, que nous sommes redevables de les connaître de nom. Il cite comme de très-habiles ciseleurs ou graveurs de médailles, d'abord notre Quentin Metsys, qui cependant ne doit sa grande célébrité qu'à son pinceau, ensuite un Alexandre, d'Anvers, un Marex, de Bruges, et un Jean de Bruxelles. Malheureusement jusqu'ici on doit se contenter du témoignage d'Albert Durer, et on ne peut pas encore complètement apprécier leur mérite, parce que leurs œuvres n'ont pas été reconnues.

L'histoire de l'art faisant incessamment des progrès, on pourra plus tard, nous n'en doutons pas, donner quelques détails sur ces artistes. Aujourd'hui nous sommes à même d'ajouter à ces quatre ciseleurs de médailles le nom d'un cinquième, celui de Michel Mercator, de Venloo, sur lequel nous savons du moins quelque chose de précis.

Lui aussi, comme les quatre autres, est antérieur au célèbre Henri Reiz, de Leipzig, dont l'Allemagne est, à juste titre, si fière. Les premières productions connues de ce dernier ne remontent qu'à l'année 1545.

(\*) *Notice sur le cabinet du prince de Ligne*, p. 24.

Michel Mercator naquit, en 1491 (1), à Venloo, ville qui, quelques années plus tard, donna le jour au grand antiquaire Hubert Goltzius, qui a si bien mérité de la science numismatique.

Nous devons à Erycius Puteanus, natif lui-même de Venloo, la connaissance des particularités relatives à Mercator, que nous communiquons ici. Ce savant, dans un ouvrage devenu assez rare : *Genealogia Puteanae Bamelrodiorum Venlonensium*, imprimé à Louvain, en 1650, in-folio, a cité Mercator, en passant, parce que, heureusement, la famille de cet artiste avait été alliée à celle de Puteanus. On lui pardonnera volontiers, dans cette circonstance, son érudition un peu prolixie et un peu intéressée.

Michel Mercator, dont le véritable nom était peut-être Coopmans ou Cremers (2), naquit d'une ancienne et honorable famille dont, plus tard, un membre, Lambert Mercator, se trouva à la tête de la magistrature de sa ville natale (3).

(1) Cette date résulte de l'inscription qui se trouve au revers de la médaille qui nous offre son portrait.

(2) *Coopman* serait la véritable traduction du mot *Mercator*, mais il paraît que ce nom de famille était inconnu à Venloo. Le mot *Cremers*, *Kremers*, *Kramer*, se traduit avec plus de précision, comme l'a fait *Kilian*, par *institor*, *tabernarius*, *venditor mercium*, mais on peut cependant, par un peu d'extension, le rendre par *Mercator*. Ainsi, nous croyons devoir accorder la préférence au nom de Cremers, d'abord parce qu'il y avait autrefois, à Venloo, une famille de ce nom, et ensuite parce que Puteanus, à la fin de son livre, la cite parmi celles qui étaient alliées à la sienne.

(3) Puteanus dit qu'il fut *prætor*, ce que l'on peut, pensons-nous, traduire par bourgmestre. Si la liste des magistrats de Venloo existe aux archives de cette ville, comme cela est probable, on devra y trouver ce

Michel Mercator était, d'après le témoignage de Puteanus, un homme doué d'un vaste génie et un artiste de premier mérite. Il reproduisait sur métaux les portraits avec tant de talent et tant de vérité, qu'il ne leur manquait que la vie pour être parfaits. Enfin, l'auteur que nous suivons n'hésite pas à le comparer à Polyclète. On sait que ce statuaire de Sicyone était réputé le premier artiste dans son art, tandis que Phidias n'avait que le second rang. Aussi, Alexandre le Grand avait-il fait faire son portrait par Polyclète. L'honneur qui échut à cet artiste de l'antiquité arriva également à Mercator. Celui-ci étant allé exercer son art en Angleterre, le roi Henri VIII ne voulut laisser reproduire ses traits que par lui, et satisfait au plus haut point de son talent, il le combla d'honneurs et de richesses, et lui conféra la dignité de chevalier. C'était, comme l'indique la médaille, la première fois qu'un habitant de Venloo obtenait une pareille faveur.

Mercator, qui était un homme modeste, vivait assez simplement au milieu des grandeurs, et bientôt content de la fortune qu'il avait acquise, sans chercher à l'augmenter encore, le désir de revenir dans sa patrie l'emporta chez lui sur les avantages et les agréments que pouvait lui procurer la vie de cour. C'est à l'année 1559, époque à laquelle il avait quarante-huit ans, que l'on peut fixer son retour à Venloo, où il passa le reste de ses jours. Mercator avait épousé une de ses parentes, nommée Élisabeth Mercator, dont il a eu soin de nous conserver les traits sur la médaille

Lambert Mercator, et découvrir de cette manière le véritable nom de famille de notre ciseleur.

qui figure sur la planche IV, sous le n° II. Les enfants qu'il avait eus de son union l'avaient précédé au tombeau. Quant à la date de sa mort, elle nous est inconnue.

A Venloo, Mercator ne renonça pas entièrement à un art auquel il devait sa réputation et sa fortune. C'est là que, pour laisser un souvenir à sa famille, il exécuta son portrait et celui de sa femme. Puteanus, qui avait sous les yeux des exemplaires d'argent de ces deux médailles qui, pour le dire en passant, seraient peut-être introuvables de nos jours, les a fait graver pour en orner son volume. C'est d'après la planche qui figure dans la *Genealogia*, que nous les avons fait reproduire.

La première nous offre le portrait de Mercator, décoré du collier de chevalier. Elle porte la légende :

+ A REGE ANGLORVM PRIMI MILITIS CREATI  
EX VENLO EFFIGIES.

C'est-à-dire : *Portrait du premier habitant de Venloo, créé chevalier par le roi d'Angleterre.*

Et au revers :

MICHAEL  
MERCATOR.  
ÆTATIS SUÆ XLVIII.  
GRATIA  
DEO ET REGI  
M. D  
XXXIX.

C'est-à-dire : *Michel Mercator, âgé de 48 ans. Grâce soient rendues à Dieu et au roi. 1559. (Pl. IV, fig. 1.)*

Sur l'autre qui représente le portrait d'Élisabeth Mercator, on lit :

† ELISABETH MERCATOR VXOR D. MICHAELIS  
MERCATORIS EQVITIS AVRATI.

C'est-à-dire :

*Élisabeth Mercator, femme du sieur Michel Mercator, chevalier.*

Au revers on lit le verset suivant tiré de l'Écclésiaste :

MVLIERIS  
BONÆ BEATVS VIR.  
NVERV̄S ENĪ  
ANNORV̄ ILLORV̄  
DVPLEX.  
ECCLES. XXVI  
M.DXXXIX.

Qu'on peut traduire comme suit :

*Heureux le mari d'une femme vertueuse, car le nombre de leurs années compte double!* Ensuite la date de 1559, comme sur l'autre médaille. (Pl. IV, fig. II.)

La vente de la petite collection de feu M. Van Santen, qui a eu lieu à Amsterdam, le 12 mars de cette année, nous a fourni l'occasion de nous procurer une troisième médaille (1), qui est aussi incontestablement l'œuvre de Mercator. Elle figure sur notre planche sous le n° III et nous offre encore le portrait de ce ciseleur; mais cette fois il est représenté de profil.

La légende est la même que sur le n° 1. On y lit fautive-

(1) Cette médaille se trouvait renseignée au catalogue, sous le n° 529.



ment **PRIMA** pour **PRIMI**, à moins qu'avec *prima* on ne veuille sous entendre *vice* ou tout autre mot. (Pl. IV, fig. 3.)

Cet exemplaire est de bronze et uniface. Ce qui nous fait supposer que sur les deux médailles publiées par Puteanus, l'inscription du revers était simplement gravée au burin.

Voilà à quoi se borne ce que nous savons jusqu'ici, tant de la vie que des productions de Michel Mercator. De nouvelles recherches et des découvertes ultérieures permettront un jour, nous n'en doutons nullement, de rédiger une notice plus complète sur un artiste qui doit tenir une place distinguée parmi ceux qui se sont adonnés à l'art si difficile de la ciselure en médailles.

Peut-être y a-t-il quelques renseignements à puiser dans les ouvrages qui traitent de l'histoire des beaux-arts en Angleterre. Probablement parviendra-t-on bientôt à pouvoir lui attribuer quelques-unes des médailles qui remontent à son époque. Ainsi, par exemple, puisque Mercator a reproduit le portrait de Henri VIII, il est permis de croire que la superbe médaille qui figure dans Van Mieris, t. II, p. 155, est son ouvrage. Il y a dans l'exécution de cette pièce certaine ressemblance avec les productions que nous publions de lui.

Van Mieris, t. II, p. 57, donne encore une autre médaille, que nous sommes tenté d'attribuer également à Mercator : c'est celle qui offre les traits de Jean, comte d'Egmond. Comme celle-ci paraît avoir été exécutée vers l'année 1520, il a pu la ciseler avant son départ pour l'Angleterre.

Enfin les deux médailles à l'honneur d'Adolphe de

Bourgogne, seigneur de Bevere, dont l'une avec le millésime de 1552, publiée par Van Mieris, t. II, p. 3, et l'autre de 1528 que nous a fait connaître M. Van Orden (\*), sont-elles l'œuvre de Mercator ou d'un autre ciseleur? C'est là une question que nous n'oserions pas décider.

C. P. SERRURE.

Juillet 1849.

(\*) G. VAN ORDEN et A. D. SCHINKEL, *Bydragen voor de Penningkunde*. S'Gravenhage, 1841, pl. I, n° 1.

---



III  
B

I  
A



II  
A

MICHAEL  
MERCATOR.  
ÆTATIS SVÆ XLVIII.  
GRATIA  
DEO ET REGI  
M. D  
XXXIX.

MVLIERIS  
BONÆ BEATVS VIR.  
NVERVS ENĪ  
ANNORŪ ILLORŪ  
DVPLEX.  
ECCLES. XXVI.  
M. D. XXXIX